

Les Papiers collés de Claude Darras

Hiver 2013

Carnet : la pétanque est née à La Ciotat en 1907

Marseille Capitale 2013



Au printemps 1907, sur le terrain d'une antique guinguette, les Ciotadens Ernest et Joseph Pitiot mettent au point un nouveau jeu de boules, moins athlétique que la longue provençale, jeu d'adresse qui consiste à lancer des boules d'acier afin de les placer le plus près possible d'un but, une bille de bois en l'occurrence nommée *cochonnet*, selon une distance de quinze à vingt mètres. D'ascendance lyonnaise, les deux tenanciers

du bar de l'Horloge inventent la *pétanque* pour leur ami Jules Hugues, dit Jules le Noir, une ancienne gloire du jeu provençal que les rhumatismes interdisent désormais de se livrer à sa passion. Les deux frères fixent les règles de l'exercice ludique, autorisant de tirer ou de lancer ses boules, l'une après l'autre, sans bouger, les pieds joints et plaqués au sol, à *pes tancas*, comme on dit en langue provençale, d'où le vocable *pétanque*, sur une distance comprise entre six et dix mètres. Un siècle plus tard, la discipline recrute des adeptes sur les cinq continents : quatre-vingt-dix pays (2,5 millions de licenciés) ont adhéré à la Fédération internationale de pétanque et de jeu provençal dont une quarantaine de nations européennes. « *La pétanque figure au 10^e rang de nos sports nationaux avec 315 000 licenciés, avant la natation, l'athlétisme et le cyclisme* », se félicitent Martine Pilate et Jac Verheul dans un ouvrage très documenté, « *Pétanque, la fabuleuse histoire* », que publie un éditeur limougeaud. Elle, c'est la petite-fille de Joseph Pitiot, l'un des deux inventeurs ; lui, technicien de télévision, prédit, en fin connaisseur de la spécialité ciotadene, son accession aux Jeux olympiques. Nul doute que Jean Cocteau aurait fait chorus au prophète néerlandais : « *Ædipe ou "Pieds percés", Pétanque ou "Pieds joints", voilà le début d'un mythe, s'amuse le prince des poètes en préfaçant "Tout sur la pétanque", un recueil d'anecdotes de Christian*

Plume (éditions Pierre Horay, 1963). *Les Romains jouaient avec des boules de pierre, les artilleurs royaux avec des boulets, entre deux sièges. Les hommes subissent l'influence des astres et notre monde tourne autour de quelque "cochonnet".* » Loisir pagnolique avec sa Fanny impudique et ses figures de légende parmi ses triplettes de champions (le Canonier de Lunel, Bébert de Cagnes, le Bombardier gitan, Védrines de Château-Gombert, etc.), la pétanque connaît des moments très sérieux et des rencontres de haut niveau avec son Mondial à pétanque disputé chaque année dans la cité phocéenne depuis 1962 (manifestation créée par le quotidien *La Marseillaise* sur une idée de l'entrepreneur Paul Ricard) et ses championnats du monde prévus à Tahiti l'an prochain. *C'est un sport de haute précision qui exige adresse, concentration et un sens tactique aigu*, prétendent les auteurs de ce beau livre. *La maîtrise de ses émotions, l'analyse de la mène (cette manche du jeu où les points se gagnent), la synchronisation parfaite entre la tête et la main, le mariage entre le bras et les yeux, permettaient aux champions de s'affirmer face aux farfantières, ces joueurs fanfarons, dont le champion Robert Trovatelli alias Otello n'hésitait pas à dire : « Ils ne jouent qu'avec les mains, ils n'ont pas de tête ».*

- *Pétanque, la fabuleuse histoire*, par Martine Pilate et Jac Verheul, éditions Lucien Souny, 114 pages, 2013.

Célébrité

L'ennui chez l'homme célèbre, c'est qu'il se prend pour ce qu'il est devenu, non pour ce qu'il est resté.

(*Georges Perros, « Papiers collés » 2, 1973*)

L'indifférence

Tout devient banal, on ne regarde plus passer les trains !

(*Jules Mougin, dans « La levée de 1999 est faite », Travers 53, 1999*)

Bruits de coulisses

« "L'Arlésienne" d'Alphonse Daudet sort d'un cri lancé à la fois par deux femmes sur deux notes distinctes, observe l'écrivain mexicain Alfonso Reyes (1889-1959). Henri de Régnier conçoit son livre "Le Bon plaisir" en entendant le fracas d'un régiment de cavalerie dans la rue d'un village. Proust trouve des inspirations dans les cris de la rue. »

Mercredi 11 septembre 2013

Note liminaire :

Issus de lectures journalières et plurielles, ces « Papiers collés » saisonniers distinguent cinq rubriques : Carnet (notes et pensées du journal proprement dit), Lecture critique (texte de critique et d'analyse littéraire), Billet (commentaire personnel), Portrait (d'un auteur) et Varia (recueil de notes diverses).

Billet d'humeur

Aphorismes à la grecque

J'adore l'Alexakis du « *Paris-Athènes* » (éditions du Seuil, 1989), une autobiographie qui se lit comme un roman. L'auteur rêve qu'il sera à Athènes quand la mort viendra le chercher à Paris : « *Je sais qu'elle est capable de faire le voyage, écrit-il à propos de la faucheuse, mais avec un peu de chance je serai déjà parti quand elle arrivera. Mes déplacements n'ont peut-être d'autre but que de la semer. J'espère secrètement qu'elle se lassera de frapper à ma porte, qu'elle jugera superflu de s'occuper de quelqu'un qui, de toute façon, n'est jamais là* ». Expert en cabotinages, Vassilis Alexakis (né à Athènes en 1943) cisèle en orfèvre de savoureux aphorismes comme cette épitaphe : « *Dieu n'existe pas, je suis bien placé pour le savoir* ». Ou encore cette perle : « *Il me semble qu'aucun autre instrument de musique au repos ne produit autant de silence qu'un piano fermé* ».

Lecture critique

Jean-Noël Blanc : splendeurs et misères d'une dynastie



Visions symbolistes, scènes satiriques, petits tableaux de mœurs, analyses intimistes, *L'Inauguration des ruines* n'est pas un roman comme les autres, c'est un palimpseste, une succession de périodes de vies qui se recouvrent sans s'effacer les unes les autres, un collage disparate d'extraits de presse, de bribes de poèmes et de paroles de chansons tout inventés. En un peu plus d'une centaine d'années, quatre générations d'entrepreneurs sont scrutées à la loupe dans leur avidité et leur petitesse à désirer la popularité de leur vivant et dans la postérité. Non content d'avoir édifié à la fin du XIX^e siècle un empire industriel fondé sur l'immobilier et le textile, l'ancêtre de la dynastie, Loÿs Le Briet, veut modeler à sa guise Neaulieu, la ville de son siège social, et influencer sur la destinée des habitants de ce chef-lieu de canton non localisé dans l'hexagone. Folle et présomptueuse quête d'immortalité et de paternalisme, elle trouve son paroxysme dans la construction d'un palais-temple-musée, le Travital, qui abritera de prestigieuses collections intégrant Braque, Cézanne, Dürer, Ensor, Géricault, Modigliani, Pascin, Rodin et Van Gogh. Autour de l'édifice corbuséen évoluent, au fil des quatre cents pages du volume, le patriarche et ses héritiers, son neveu Fandorle qui lui succède, puis le fils de celui-ci, Hubert dit « Honey », et enfin le neveu de ce dernier, Déodat.

L’empreinte du doyen est colossale et fantastique. Trouvé à sa prime enfance dans les rets d’une colonie d’araignées, au fond d’un débarras de la gentilhommière du Briet, Loÿs est recueilli par Kati Katiouchka, la servante des Joroastre, et adopté par les maîtres des lieux. Baptisé « le fils des Araignées », il prend le nom du domaine et épouse à vingt ans Opportune-Marie-Josèfe Durand, la fille d’un banquier : la saga peut commencer.

Pour abracadabrante qu’elle puisse paraître, l’anecdote arachnéenne est peut-être à relier à l’antique croyance populaire selon laquelle Jésus aurait été soustrait aux soldats d’Hérode grâce à une toile d’araignée qui l’aurait caché de la fureur du roi de Judée. À moins que tel l’auteur assemble peu à peu le puzzle de son roman-feuilleton, l’araignée qui tisse sa toile évoquerait la lente élaboration d’une histoire, voire du destin individuel ou universel ?

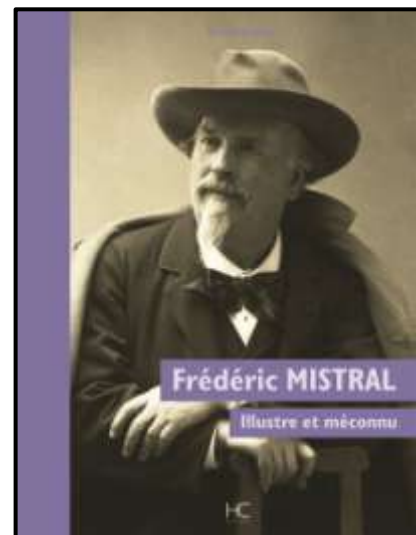
Cet ouvrage-là se prévaut en tout cas d’être le grand œuvre de Jean-Noël Blanc (né à Saint-Étienne en 1945) - c’est lui qui le prétend -, la quintessence de ses écrits, une cinquantaine de romans, récits, essais et nouvelles que ce sociologue spécialisé dans l’architecture et l’urbanisme a publiés depuis 1985 et où il ajoute à ses champs de prédilection le cyclisme et le polar. C’est dire la gourmandise de sa curiosité.

- *L’Inauguration des ruines*, par Jean-Noël Blanc, éditions Joëlle Losfeld, 424 pages, 2013.

Portrait

Un Frédéric Mistral illustre et méconnu

Au XIX^e siècle, Frédéric Mistral (Maillane, 1830-1914) apparaît comme le grand poète épique que la langue française n’a pas encore révélé. Nés du terroir et dévolus à la célébration des traditions ancestrales, *Mireille* (1859), *Calendal* (1867), *Nerte* (1884), *Les Îles d’or* (1876-1889) et *Le Poème du Rhône* (1896) suscitent l’admiration de grands littérateurs parmi lesquels l’écrivain russe Maxime Gorki (1868-1936) qui considère que « *c’est peut-être le génie le plus universel que je connaisse* » et Alphonse de Lamartine (1790-1869) qui salue un *nouvel Homère*. « *Ô poète de Maillane, l’accueille à Paris, en 1858, l’homme de lettres et diplomate, enthousiasmé par la lecture de "Mirèio", tu es l’aloès de la Provence ! Tu as grandi de trois coudées en un jour, tu as fleuri à vingt-cinq ans ; ton âme poétique parfume Avignon, Arles, Marseille, Toulon, Hyères, le parfum de ton livre ne s’évaporerait pas en mille ans.* » Pareillement séduit par le



lyrisme du poème, Charles Gounod (1818-1893) écrit en 1863 un opéra en cinq actes et sept tableaux, d'après le livret de Michel Carré : « *Pour composer son œuvre*, indique le félibre Gérard Baudin (né à Pau en 1944) dans son ouvrage ***Frédéric Mistral, illustre et méconnu***, *le musicien s'installe dans une auberge de Saint-Rémy-de-Provence et, seul ou en compagnie de Frédéric Mistral, il parcourt la Provence, des Baux à la Camargue* ». « *Tous les linguistes, les philologues et les poètes de langue occitane sont unanimes*, poursuit G. Baudin : *Mirèio est un monumental chef-d'œuvre de la poésie provençale*. »

Renaissance provençale

Dans toute son œuvre poétique, il détaille avec précision et empathie le quotidien des Provençaux, les travaux et les jours, les fêtes et leurs jeux, les coutumes et les traditions. Du mas du Juge de sa parentèle à Maillane à la cité papale de ses humanités, de l'Arlésie immortalisée par le peintre Léopold Lelée (1872-1947) à la Camargue exaltée par Folco de Baroncelli (1869-1943) et Joseph d'Arbaud (1874-1950), il aime à vivre parmi les siens, paysans et manadiers, artisans et érudits, familiers qu'inspire le provençal, cette langue populaire par excellence, et plus spécialement son bon ami Charloun Rieu (1846-1924), de Paradou, qui, semblable aux ménestrels du Moyen Âge et aux aèdes de l'antiquité, va de ferme en ferme réciter ses poèmes et chanter ses mélodies rustiques et tendres. La fondation, en 1896, à Arles, du ***Museon Arlaten***, le premier des grands musées d'ethnographie voué à sauvegarder les témoignages essentiels de la civilisation provençale, concourt à sa quête obstinée de raviver l'identité culturelle de son « peuple ». Cette langue que lui ont léguée ses aïeux, il en encourage la renaissance à travers la constitution du Félibrige le 21 mai 1854 chez Paul Giéra (1816-1861), dans son château de Font-Ségugne, à Châteauneuf-de-Gadagne (Vaucluse), où les ont rejoints Théodore Aubanel (1829-1886) et Jean Brunet (1822-1894) d'Avignon, Anselme Mathieu (1828-1895) de Châteauneuf-du-Pape, Joseph Roumanille (1818-1891) de Saint-Rémy-de-Provence et Alphonse Tavan (1833-1905) de Châteauneuf-de-Gadagne. Les sept fondateurs du mouvement entendent rassembler et encourager tous ceux qui, par leurs œuvres, illustrent la langue du pays d'oc, ainsi que les savants et les artistes qui défendent, chacun à leur façon, la pensée et le génie provençaux. L'activité félibréenne ne sera cependant autorisée par le ministère de l'Intérieur qu'en 1877. Cette année-là, à la Sainte-Estelle, le poète de Maillane souligne que « *depuis l'édit de Villers-Cotterets en 1539, c'est la première fois qu'un acte officiel relève notre langue en lui reconnaissant le droit de se défendre* ».

Le prix Nobel couronne le philologue

Dans sa séance du 17 novembre 1904, l'Académie suédoise du prix Nobel lui décerne le prix de Littérature « *en considération de sa poésie si originale, si géniale et si artistique, qui reflète avec tant de fidélité la nature et la vie*

populaire de son pays, ainsi qu'en raison des travaux importants dans le domaine de la philologie provençale ». Le prix est partagé avec l'auteur dramatique espagnol José Echegaray y Eizaguirre (1832-1916), mathématicien et homme politique.

Au nombre des arguments qui ont pesé en sa faveur chez les jurés du Nobel, *Le Trésor du Félibrige* ou dictionnaire provençal-français, publié en 1878, occupe une place majeure : le poète et philologue a rédigé à la main, en un peu plus de vingt ans, 14 000 pages où des universitaires ont dénombré 40 000 citations de quelque 800 auteurs ! Il s'est inspiré des travaux de ses prédécesseurs, Sauveur André Pellas (1723), Claude-François Achard (1785), Joseph-Toussaint Avril (1839-1840) et, surtout, Simon-Jude Honorat (1847-1848).

« *Jamais poète n'a vécu une aussi fantastique aventure avec le langage*, soutient l'académicien André Chamson (1900-1983), *faisant, presque seul, ce que les grandes nations n'ont fait pour leur langue et pour leur culture qu'avec des générations* ». *Lou Tresor dóu Felibrige* a reçu en 1890 le Prix Jean Reynaud, décerné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Secrets d'alcôves

« *L'œil allumé, le feu de l'inspiration aux pommettes, superbe, avec un bon sourire, élégant comme un pâtre grec* » : ainsi le décrit, en 1869, son ami Alphonse Daudet (1840-1897). Charmant et séduisant, l'homme se révèle un grand séducteur. Et dans son livre, Gérard Baudin brosse avec un plaisir gourmand l'inventaire donjuanesque des amours mistraliennes, un aspect pudiquement évité jusqu'alors par la plupart des biographes.

Certains affirment que Jeanne de Flandreysy (1874-1959) fut aimée par Mistral : une chose est sûre, en tout cas, la journaliste et mécène porta sa vie durant la plus vive admiration à l'œuvre et à la mémoire du maître de Maillane ; et elle ira jusqu'à sauver, en 1957, la maison du Lézard (datant du XVII^e siècle) promise à la liquidation sous le marteau d'ivoire après la mort de Marie Mistral née Rivière (1857-1943). La veuve du félibre entretint de son mieux la maison du couple depuis son mariage le 27 septembre 1876 jusqu'à son décès le 6 février 1943. En 1903, Frédéric Mistral y fit graver un lézard avec une devise en provençal : « *Gai lézard, boit ton soleil, l'heure ne passe que trop vite, et demain il pleuvra peut-être* ». Office de tourisme et bibliothèque communale, la maison du Lézard, classée monument historique en 1930, abrite le centre de recherches mistraliennes : le vœu du donateur a été exaucé et la légende peut commencer.

- *Frédéric Mistral, illustre et méconnu*, par Gérard Baudin, HC éditions, 160 pages, 2010.

Photo de couverture © Nadar - Fonds Gérard Detaille

Varia : le génie de la langue en Charentes-Poitou



Regroupant des expressions de la langue poitevine-saintongeaise, l'ouvrage témoigne du génie de la langue parlée entre Loire et Gironde. La fantaisie de l'imaginaire, la drôlerie de l'expression et la sagesse de la pensée fécondent un corpus inattendu qui excite la curiosité du lecteur. Jugez-en.

« *Abelle* (féminin), abeille

Lés abelles sant tot le tenp éssanàies : littéralement, les abeilles sont toujours essaimées, c'est-à-dire qu'en période électorale, on médit beaucoup, et chaque médisance est comme une piqûre douloureuse. Sous-entendu, les gens sont surexcités tout comme les abeilles qui quittent une

ruche pour se rassembler en un essaim et créer une nouvelle société.

Boessun (masculin), buisson, haie

Muçàe au boessun : se faufiler dans la haie, c'est-à-dire mourir.

Braechàie (f.), récolte de miel

Pa être de la derère braechàie : ne pas être de la dernière récolte de miel, c'est-à-dire ne pas être né(e) de la dernière pluie.

Gorét (m.), cochon, porc

Aver la dégaene d'in gorét çhi jhoue de la vese : avoir l'allure d'un cochon qui joue de la cornemuse, c'est-à-dire avoir une allure bizarre, paraître embarrassé(ée), faire preuve de maladresse dans une activité à laquelle on n'est pas habitué.

Oulléte (f.), entonnoir

Bere coume ine oulléte : boire comme un entonnoir, c'est-à-dire boire comme un trou.

Piçhét (m.), piquet

Levâe le piçhét : lever le piquet, c'est-à-dire partir sans laisser d'adresse, filer à l'anglaise.

Quenelle/quenolle (f.), quenouille

Aver la quenolle maelàie : avoir la quenouille emmêlée, c'est-à-dire avoir la mémoire qui flanche, ne pas avoir les idées claires.

Tall (m.), chantier, lieu de travail

Chanjhàe de tall : changer de chantier, c'est-à-dire tromper sa femme...

Extraits de « 439 expressions populaires en Poitou-Charentes-Vendée », par Jean-Jacques Chevrier, Geste éditions, 240 pages, 2011.

Carnet : Picasso en confidence

« *Les gens se figurent que j'ai dessiné sur le vif les corridas de mes tableaux, explique Pablo Picasso (1881-1973) ; ils se trompent. Je les ai peintes la veille pour avoir de quoi payer l'entrée.* »

Rendons à Discépolo...

Dans les années 1960, on prête à Ernesto Sábato (1911-2011) l'affirmation selon laquelle « *Le tango est une pensée triste qui se danse* », car « *un Portègne [habitant du port de Buenos Aires] danse un tango pour méditer sur son sort - en général un putain de sort* ». En fait l'écrivain argentin reprenait une définition donnée par le compositeur et poète Enrique Santos Discépolo (1901-1951) qui compta parmi ses interprètes le célèbre toulousain Carlos Gardel.

Vendredi 20 septembre 2013

Billet d'humeur

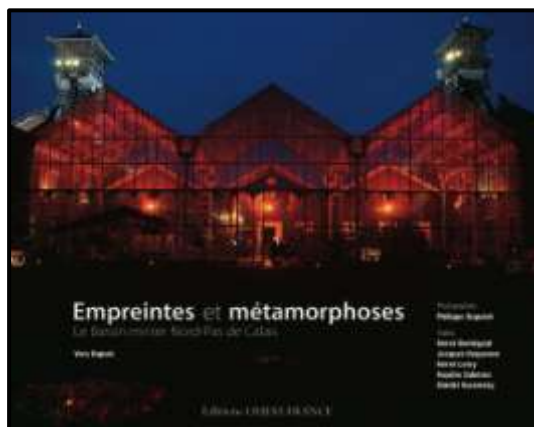
Rituel simenonien

Les Cahiers de l'Herne publient cette année leur « Simenon » sous la direction de Laurent Demoulin. Auteur sous son nom de 192 romans dont 75 Maigret et de 200 romans populaires écrits sous divers pseudonymes, Georges Simenon (Liège, 1903-Lausanne, 1989) a été traduit en 55 langues. Superstitieux à l'ouvrage, il note sur une grande enveloppe jaune toutes les informations relatives aux personnages et aux lieux de ses intrigues. Chez lui, la période d'écriture n'excède pas quinze jours. Levé à quatre heures chaque matin, il écrit jusqu'à huit. Sur son bureau, une bouteille d'alcool, une tabatière, des crayons et une douzaine de pipes. Selon les livres, il tape à la machine ou rédige à la main. L'écriture manuscrite est plutôt réservée aux « romans durs ». L'après-midi est consacré à la relecture du texte écrit la veille. La composition est elle-même ritualisée : un jour par chapitre, soit entre huit et onze jours par roman, selon qu'il s'agit d'un Maigret ou d'un « dur ». Et, à chaque fois qu'il se remet à un roman, il a pour habitude quasi maniaque de « *nettoyer sa machine à écrire jusque dans ses plus petits rouages, la huiler, l'orner d'un ruban neuf, la faire belle et rapide comme pour une compétition* »...

Lecture critique

Empreintes et métamorphoses du Mineurtois

Qu'importe si les clichés persistent à peindre les ciels de mon pays natal enfumés et brumeux, à réduire la vie des coronas aux historiettes de Cafougnette (du « poète mineur » Jules Mousseron) et à répéter comme parole d'évangile la sottise de Louis Aragon selon lequel les deux cents terrils du



bassin minier Nord-Pas de Calais sont des « pyramides sans mémoire ». Les traces durables que laisse le passé sont trompeuses. Le recréer n'est souvent qu'un pis-aller qui laisse insatisfait. Publié par les éditions Ouest-France, « *Empreintes et métamorphoses - le Bassin minier Nord-Pas de Calais* » semble pourtant échapper au précepte. L'ouvrage - cinq écrivains et journalistes ainsi qu'un photographe en sont les auteurs -, l'ouvrage séduit par la multiplicité des points de vue, vivants témoignages aptes à restituer au lecteur une perspective sinon complète du moins fidèle à la vérité historique, ethnologique et sociologique d'un territoire pour lequel Hervé Bentégeat réclame le rang provincial et l'appellation de *Mineurtois*. Attendez-vous à ne trouver aucune objectivité chez ces Ch'timis d'origine ou d'adoption. La lecture de leurs récits - vibrants credo, érudits et tendres - procure un sentiment particulier d'euphorie pour les uns, de nostalgie pour les autres, qui est lié à une grande vitalité de l'esprit.

Comment ne pas être sensible à la confession de Jacques Duquesne décrivant la tâche de son grand-père affecté, au plus profond des puits, à la « machine à feu » dont les bielles actionnent les filins arrachant aux galeries d'extraction les bennes de houille et les cages des gueules noires. La dureté de « l'enfer du Nord », et plus spécialement de la Trouée d'Arenberg, Dimitri Vazemsky la restitue dans l'aveu du cycliste Jean Stablinski : « *Je suis passé au-dessus comme coureur mais aussi en dessous comme mineur. Et c'est plus dur en dessous* ». Dans la salle des mariages de Marles-les-Mines, Haydée Sabéran s'arrête devant les *Coqs de combat* du peintre Édouard Pignon. « *Le combattant du Nord, beau comme un torero, raconte-t-elle, déteste son congénère. Flapaflapaflap. Il lui vole dans les plumes, col hérissé comme une pivoine, pattes en avant, six minutes pas plus. Il blesse ou tue. Quand les dieux sont debout, match nul. Si un coq s'envole et refuse le combat, le premier rang rigole : "Coq au vin !"* ». Hervé Leroy s'émerveille de la longévité de la Confrérie des Charitables à Béthune. « *Depuis plus de huit siècles, s'étonne-t-il, bicornes au vent, redingote noire, revers bleu ciel, gants blancs, ils enterrent les morts avec le même cérémonial, sans contrepartie, sans distinction aucune entre riches ou pauvres, puissants ou gens de peu, croyants de toutes religions ou mécréants.* »

Le 21 décembre 1990, à la fosse d'Oignies, on a remonté la dernière berline de charbon, minéral dont l'exploitation avait débuté en 1720. Deux décennies se sont succédé depuis la fermeture des houillères et ce terroir au passé glorieux et cruel a été classé, en 2012, au patrimoine mondial de l'humanité par l'Unesco (Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture) au même titre que le Taj Mahal, Angkor et Brasilia, les Pyramides de Guizeh et l'Acropole d'Athènes. La distinction récompense en somme la grande vitalité d'esprit et de cœur des concepteurs de la *Chaîne des terrils* qui ont su communiquer, à l'exemple des auteurs du présent livre, l'âme véritable du Mineurtois.

- *Empreintes et métamorphoses - Le Bassin minier Nord-Pas de Calais*, textes de Jacques Duquesne, Hervé Bentégeat, Dimitri Vazemsky, Heydée Saberan et Hervé Leroy, photographies de Philippe Dupuich, coordination Vera Dupuis, éditions Ouest-France, 144 pages, 2008

Lectures complémentaires :

- *Le Peuple de la nuit - Mines et mineurs aux XIX^e et XX^e siècles*, par Diana Cooper-Richet, éditions Perrin, collection Tempus, 678 pages, 2011
- *Du charbon et des hommes*, témoignages au sein de la Société anonyme des Charbonnages L'Espérance & Bonne-Fortune (Belgique), éditions Clepsydre, 188 pages, 1997.

Portrait

L'écriture et le son France Culture : une histoire d'un demi-siècle



Parce que cette chaîne m'a aidé à passer des caps difficiles, je lui ai gardé une pieuse fidélité qui comptera bientôt un demi-siècle d'écoute, régulière et passionnée. Je suis de ceux qui croient, avec l'historien et philosophe Théodore Zeldin, « *que la beauté doit constamment être recréée, que l'intelligence doit être cultivée, que les idées nouvelles ont le droit d'être entendues* ». S'agissant de France Culture, le mot du réalisateur et cofondateur de la chaîne Alain Trutat (1922-2006) ne porte nul excès, à mon sens, lorsqu'il considère *la radio comme l'un des beaux-arts*.

Dans le bel ouvrage commémoratif « *50 ans de France Culture* » publié à l'enseigne de Flammarion, Anne-Marie Autissier et Emmanuel Laurentin rappellent que « *France Culture, baptisée dès son origine "radio de la parole", est née de l'écrit, d'un écrit qui se méfie alors de l'actualité et préfère, au bruit des rotatives, le calme des revues au long cours.* »

Depuis cinquante ans, la chaîne - elle est née le 8 décembre 1963 - démontre sa capacité à faire se croiser les disciplines et les savoirs au gré d'une recherche inlassable et d'une remise en question perpétuelle. Rendez-vous d'exception, *À voix nue, Répliques, les Chemins de la Connaissance, Le Gai Savoir, Nuits magnétiques, Carnet nomade, Peinture fraîche, Hors-champs, les Lundis de l'Histoire, Métropolitains* confortent la pluridisciplinarité des programmes et en confirment l'excellence. La rétrospection livresque a le mérite de ramener sur le devant de la scène anniversaire les grands anciens tels Gilles Anquetil, Lucien Attoun, Pierre de Boisdeffre, Jean-Marie Borzeix, François Chaslin, Jean Daive, Stéphane Deligeorges, Pierre Descargues, Jacques Fayet, Alain Finkielkraut,

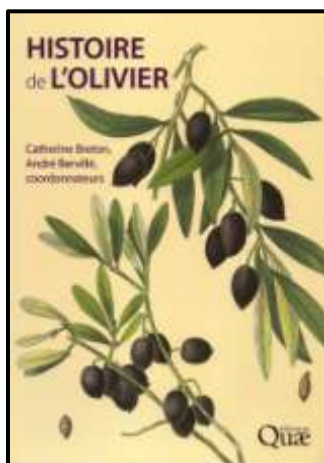
Olivier Germain-Thomas, Jean Lebrun, Claude Mettra, Philippe Soupault et Jean Tardieu qui ont enrichi la grille des programmes tout en fécondant le terreau de la science médiatique.

Deux domaines distincts me paraissent porter au plus haut l'écriture et le son France Culture, le « documentaire » (*Terre à terre, Les Pieds sur terre, Sur les docks*), reconnaissable à la qualité de ses silences, au grain de voix en stéréo, au rythme des montages, à la profondeur de champ, et l'actualité (*Les Matins de France Culture* de Marc Voinchet), caractérisée par une information distanciée et analytique qui échappe par bonheur aux passions et aux illusions de l'instant. Puisse cet exercice d'intelligence collective (pour reprendre la formule de Bruno Patino, directeur, 2008-2010) perdurer encore longtemps.

- *50 ans de France Culture*, par Anne-Marie Autissier et Emmanuel Laurentin, éditions Flammarion, 256 pages, 270 documents d'archives, 2013.
- *France Culture Papiers*, n° 6, Été 2013, éditions Bayard, 168 pages (Jean-Michel Djian, rédacteur en chef). Au sommaire : Danielle Sallenave, de l'Académie française, l'empire Walt Disney, Michel Rocard et la pensée durable, rencontre avec le cinéaste Alain Resnais, les bandits du XVIII^e siècle, Antoine Blondin et le Tour de France, le Living Theatre de Julian Beck au festival d'Avignon.



Varia : Quand l'olivier nous est conté



« *Des arbres sacrés dans toutes les cultures* » (Colette Charlot)

« Ainsi l'arbre sacré des scandinaves est l'Yggdrasil ou frêne ; dans la Chine ancienne c'est le pêcher ; pour les Égyptiens le sycomore. Le platane était l'arbre sacré de la ville de Sparte mais aussi l'arbre sous lequel méditait le médecin Hippocrate à Cos. Quant au chêne, attribut du roi des dieux, Zeus, il était pour les druides l'arbre sur lequel ils cueillaient le gui, leur plante sacrée. Le chêne représente pour la Chine la forme fragile car, sous les bourrasques de vent, il casse sans ployer tandis qu'en Europe il symbolise l'héroïsme et la pérennité. Le pin par la persistance de ses aiguilles symbolise l'immortalité alors qu'au Japon il représente la force de caractère et l'énergie vitale. Le figuier est l'arbre sous le feuillage duquel méditait le Gautama Bouddha et symbolise pour cela l'illumination, c'est-à-dire le grand réveil de Bouddha. De même, lorsqu'Adam et Ève furent chassés du

Paradis, ils cachèrent leur nudité par des feuilles de figuier - et non de vigne comme l'affirme la croyance populaire.

« *La production de l'olivier en Méditerranée et dans le monde* » (Christian Argenson)

« L'olivier est aujourd'hui présent sur les cinq continents et occupe une superficie estimée à 11 millions d'hectares selon des données établies par le Conseil oléicole international. L'olivier est une espèce spécifiquement cultivée en sec, sur plus des trois quarts des vergers d'oliviers, compte tenu des climats au sein desquels elle est cultivée. La culture en sec conduit depuis longtemps les producteurs à adapter la densité de plantation de leur oliveraie au climat local. Ainsi, pour des hauteurs de pluies annuelles comprises entre 140 et 300 millimètres, la densité ne dépasse pas 60 oliviers par hectare, alors que pour des plantations conduites en haie fruitière avec irrigation, la densité de plantation atteint 1 200 arbres par hectare.

« *L'olivier et les territoires méditerranéens* » (Stéphane Angles)

« La culture de l'olivier occupe près de 10 millions d'hectares dans le Bassin méditerranéen avec une nette concentration des oliveraies au sein de quatre pays (Espagne, Italie, Tunisie et Grèce) qui regroupent les deux tiers des superficies oléicoles mondiales ».

Extraits de « Histoire de l'olivier - l'arbre des temps », excellent ouvrage de référence coordonné par Catherine Breton et André Bervillé, éditions Quæ, 224 pages, 2012.

Carnet : l'œil écoute

Le temps semble suspendu au-dessus de la Boissière : que la campagne gardoise est belle à aimer ce matin ! Allez savoir pourquoi à cet instant précis me revient à l'esprit un texte de Jacques Roubaud (né en 1932) sur *la topologie du temps*. Le poète recommande à ses lecteurs de ne pas calculer le temps en minutes ou en heures mais en « unités de contemplation ». *Il suffit d'écouter*, incite-t-il. Ce matin, j'écoute donc avec tous mes yeux. Autour du Pont du Gard, l'air est transparent et les arches qui enjambent le Gardon paraissent beaucoup plus visibles, comme si elles s'étaient rapprochées pendant la nuit. Au XVIII^e siècle, le lieu est l'étape obligée du voyage à Rome. Voyants exemplaires, Borges, Stendhal et Rousseau en témoignent dans leurs écrits.

Vendredi 4 octobre 2013

Le bon roi Dagobert

Historiennes de la chanson, Martine David et Anne-Marie Delrieu corrigent la mauvaise foi de la postérité dans l'ouvrage *Refrains d'enfance, Histoire de 60 chansons populaires* (éditions Herscher, 2002) en soulignant que « Le bon roi Dagobert » fut écrit à la fin de l'Ancien Régime, sur un air de chasse dit *Fanfare du cerf*, dans le souci de railler, non pas le roi mérovingien Dagobert I^{er} (605-639), mais bien Louis XVI.

Les belles lettres de Victor Hugo

Écrivain et diplomate mexicain, Alfonso Reyes (1889-1924) se passionne pour l'auteur de *La Légende des siècles*. « *Victor Hugo, assure-t-il, - n'oublions pas que c'était un dessinateur - rêve sur les lettres majuscules : le A est une pyramide, le H une cathédrale avec ses tours.* »

Goût et dégoûts

Le goût est fait de mille dégoûts.

(*Paul Valéry, « Choses tues », 1930-1943*)

Anonyme

« *Ce qui me surprend toujours, observe le peintre allemand Gerhard Richter (né en 1932), c'est que les gens disent devant un de mes tableaux : "C'est un Richter", alors que je me donne tant de mal pour rester anonyme : voir le tableau comme une énorme signature, c'est ce que je ne veux pas.* »

Mercredi 23 octobre 2013

Billet d'humeur

Sherlock Holmes, Français d'origine !

Sujet typique du Londres victorien, le détective à la pipe calabasse et au macfarlane était français ! Élémentaire, mon cher Watson ! C'est Sherlock Holmes lui-même qui le dit au docteur Watson dans les premières lignes de « *L'Interprète grec* » : « *...ma grand-mère était la sœur de Vernet, le peintre français...* ». D'ailleurs, l'intérieur holmésien du 221 bis, Baker Street, à Londres, ressemble étrangement à un des tableaux célèbres de Horace Vernet (1789-1863) figurant l'atelier du peintre.

Holmes est né en 1887, sous la plume de l'écrivain et médecin ophtalmologue écossais Arthur Conan Doyle (1859-1930), dans un almanach, le *Beeton Christmas Annual for 1887*. La réussite de ces intrigues policières est lente : elle n'intervient qu'en 1891. Cynique et moraliste, admirateur de Goethe, boxeur et violoniste, le détective londonien partage certains traits avec un héros d'Alexandre Pouchkine, en particulier la petite manie du duelliste qui enfonce à coups de pistolet les mouches dans les murs de sa chambre... Il doit aussi beaucoup à un certain Joseph Bell, chirurgien et professeur de médecine de Conan Doyle à la faculté d'Édimbourg (Écosse) ; il inspira à son élève le personnage de Sherlock Holmes et à l'universitaire et essayiste américain Ely Liebow (1924-2007) une biographie remarquée. Le docteur Joe Bell était réputé pour ses fabuleux pouvoirs d'observation et de déduction : à partir de détails mineurs et insignifiants, il tirait des informations capitales quant à la maladie de ses patients... ou à la résolution d'énigmes policières.

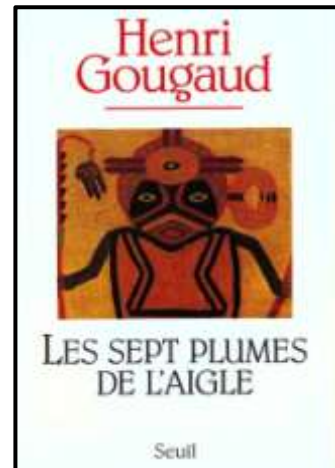
Lecture critique

Henri Gougaud : connais-toi toi-même

Parolier de Jean Ferrat et des Frères Jacques, né en 1936 à Villemoustaussou, près de Carcassonne, Henri Gougaud est si bon conteur qu'il crée un irrésistible suspense, celui que connaissent les amateurs de puzzle : savoir ce qui va surgir de l'assemblage de ces vies, de ces visages, de ces signes comme les sept plumes de l'aigle que le narrateur de son livre doit découvrir.

À la mort de sa mère, une Indienne Quechua, celui-ci, Luis A., un Argentin né à Córdoba et vivant en France, entreprend la quête initiatique de ses origines et du sens de la vie. Gardiens des pierres sacrées de la civilisation précolombienne et des croyances indiennes, des chamans balisent sa recherche d'une perpétuelle interrogation : la connaissance de soi se mérite.

Plus qu'un conteur, Gougaud est un écrivain lyrique, une espèce en voie de disparition, mais nullement condamnée pour peu que le lyrisme, comme chez lui, ne s'éloigne jamais du projet d'écrire des histoires à rendre attentifs les plus distraits.

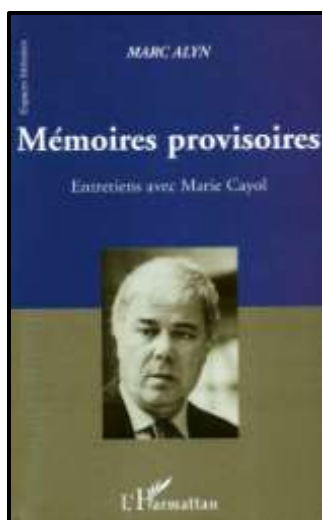


- *Les Sept Plumes de l'aigle*, par Henri Gougaud, éditions du Seuil, 249 pages, 1995.

Portrait

Autobiographie et mémoires de Marc Alyn par Marie Cayol

Réunis sous le titre « *Mémoires provisoires* », les *Entretiens* avec Marc Alyn (né à Reims en 1937) n'ont peut-être pas la spontanéité des propos enregistrés sur le vif, mais ils restituent fidèlement l'inlassable curiosité du journaliste, l'invention boulimique de l'écrivain et la magie lyrique du poète. Marie Cayol (née en 1945), professeur de lettres qui a conduit ces entretiens une année durant (2000-2001) explique que *c'est un ouvrage écrit en grande partie par correspondance et inlassablement corrigé par son auteur, habité par ce que Francis Ponge appelait : « la rage de l'expression »*. Nourri de confidences sans épanchement et servi par une érudition éblouissante, le jeu savant du dialogue, revu et augmenté, compose une autobiographie singulière doublée du portrait pénétrant d'un Rémois inspiré, déjà promis au Parnasse des Muses à peine sorti de l'adolescence.



Revue à dix-sept ans, Alain-Marc Fécherolle alias Marc Alyn fonde *Terre de feu* où il rassemble sous le titre *Liberté de voir* (chez l'imprimeur René Caqueret) des poèmes épars publiés l'année précédente. En 1956, dans un café littéraire du Palais-Royal, à Paris où il réside, il rencontre Jacqueline Hamel, peintre connue sous le pseudonyme de Claude Argelier qui deviendra sa femme. Le jour de ses vingt ans, le 18 mars 1957, le prestigieux Prix Max Jacob échoit à l'ouvrage *Le Temps des autres* (éditions Seghers, 1956), long poème signifiant un « Adieu à l'enfance ». À son retour de la guerre d'Algérie, il se voit confier par Jean Rousselot des notes de lecture pour la rubrique littéraire que le poète poitevin dirige à « *L'Écho d'Oran* » : c'est le premier acte d'une carrière de journaliste et de critique littéraire qu'il prolongera - et avec quel brio ! - au sein du journal « *Arts et Spectacles* » d'André Parinaud et dans les colonnes du « *Figaro littéraire* ». En 1961, l'éditeur Pierre Seghers l'envoie en Yougoslavie afin de réaliser la première *Anthologie de la Poésie slovène* en langue française ; il découvre à cette occasion Srečko Kosovel, poète de génie mort à 20 ans auquel il dédie en 1965 un « *Poètes d'aujourd'hui* » (collection des éditions Seghers). L'année suivante, il fonde chez Flammarion la collection « Poésie » où il promeut les œuvres de Pierre Dalle Nogare, Lorand Gaspar, Bernard Noël, Kamal Ibrahim, Jean-Claude Walter, Norge, Luc Bérimont, Gisèle Prassinos et Jules Romains, pour ne citer que ceux-là. À cette époque, Claude Argelier et Marc Alyn ont quitté la capitale pour le département du Gard. En 1964, le couple acquiert à Uzès, dans la proximité de la propriété des Tailles devenue par la suite Haras national, le mas des Poiriers qui restera jusqu'en 1987 l'épicentre d'une aventure exceptionnelle où se côtoient les esprits les plus originaux du moment, peintres, écrivains, poètes et éditeurs parmi lesquels Marie Cayol et son mari Pierre, peintre et graveur. « *Nous vivions dans le pays de l'Écriture*, observe le poète de *Nuit majeure* (Flammarion, 1968), *entre les sommets du Grand Songe et la Passe des Abîmes, tirant l'or du langage comme les orpailleurs capturent des pépites dans l'onde folle des Gardons d'Anduze et d'Alès* ».

Lauréat du Prix Guillaume Apollinaire en 1972 pour son recueil *Infini au-delà*, il est distingué du Grand Prix de la Société des Poètes français à son retour à Paris, le 18 mars 1987 (jour anniversaire de sa naissance !), où l'accueillent Léopold Sédar Senghor et Jean Guilton. Sept ans plus tard, en 1994, l'Académie française et de la Société des gens de lettres lui attribuent leur Grand Prix pour l'ensemble de son œuvre. Dès lors, les encouragements de ses pairs - parmi lesquels nombre de ses « modèles » - attiseront le buisson ardent d'une écriture fulgurante. Les admirateurs sont des hommes de lettres de grand format : Roger Caillois dont il souligne *la vision apocalyptique* de leur cité natale, Reims, et l'extraordinaire culture, Alain Bosquet qui place *Délébiles* parmi les grands

textes de la geste poétique, Robert Sabatier qu'il rejoindra chez Drouant parmi les jurés du Prix Apollinaire, Pierre Emmanuel dont il évoque avec une affection émue *l'immense poète et le fabuleux bâtisseur de mythes*, André Thérive qui classe l'essayiste au premier rang des moralistes, François Mauriac qui soutient la publication de son roman *Le Déplacement* chez Henri Flammarion, Andrée Chédeville dont il assure que *le sourire eût été condamné, en d'autres temps, comme signe extérieur de magie*, Robert Morel qu'il considère *comme un être d'exception, un caractère*, Joseph Delteil que sa monographie d'*André de Richaud* aux *Poètes d'aujourd'hui* (Seghers, 1966) a bouleversé, Claude Roy qui l'accompagne dans ses succès éditoriaux comme dans les progrès de sa lutte contre le cancer, Pierre-André Benoit dit PAB dont il rappelle le compagnonnage bibliophile et gourmand d'Alès à Rivières-de-Theyrargues, André Pieyre de Mandiargues, *équilibriste sur son fil de feu* doté de la *précieuse emphase de l'orage*, et Lawrence Durrell avec lequel il partage l'amour de *l'Orient, notre patrie primitive*.

De tout temps et depuis ses lectures adolescentes, l'Orient mythique est une terre promise où s'inscriront les grands textes *Byblos, La Parole planète* et *Le Scribe errant (Les Alphabets du Feu, 1991-1993)*. Dans l'ancienne Phénicie, au Liban en proie à la guerre civile, il épouse en secondes noces Nohad Salameh, journaliste et poète née à Baalbek. « *L'Orient aime les fous, qui tombent toujours de la future averse, confie-t-il à son interlocutrice ; il les vénère à l'égal des vrais sages.* »

- *Mémoires provisoires - Entretiens avec Marie Cayol*, par Marc Alyn, éditions L'Harmattan (collection Espaces littéraires), 232 pages, 2002.

Varia : Brèves de l'Histoire de France



Parisiens de naissance, Marie et Hubert Deveaux sont nés dans les livres et le couple se prévaut d'avoir édité et coécrit plus de trois cents ouvrages, dictionnaires, livres de cuisine ou précis touristiques. Passionnés d'histoire, ils affectionnent de débusquer la petite histoire dans les annales de la grande histoire.

« *Ramène ta fraise !* »

« C'est parce qu'elles ressemblaient à la membrane qui enveloppe les intestins du veau, appelée fraise, que les collerettes en vogue de la seconde moitié du XVI^e au début du XVII^e siècle furent ainsi baptisées. Dans les années 1570, pour s'opposer à l'austérité protestante, les partisans du catholicisme portent des fraises de plus en plus importantes. Ce qui fait dire à un chroniqueur : "À voir la tête d'un homme sur ces fraises, il semblait que ce fût le chef [tête] de saint Jean sur un plat." »

« **Tout condamné à mort aura la tête tranchée**

« C'est au docteur Guillotin, député de la Constituante, que l'on doit cette décision inscrite dans le code pénal de 1791. Mais c'est l'inventeur de la machine, Antoine Louis, qui a donné ses deux premiers surnoms à la guillotine : Louissette et Louison. Elle en a beaucoup d'autres, pendant la Révolution et jusqu'au XX^e siècle : mirabelle (dérivé de Mirabeau), monte-à-regret (ou abbaye de monte-à-regret ou de monte-à-rebours), rasoir national, lucarne, vasistas, veuve (ou veuve rasibus), massicot, numéro cent un, bascule à Charlot, bécane, béquille (ou béquilleuse ou béquillarde)...

« **Pas si fainéants que ça !**

« C'est pour justifier l'usurpation du pouvoir par les Carolingiens que le biographe de Charlemagne, Éginhard, présente les derniers rois mérovingiens comme des monarques paresseux et ridicules. Il décrit le dernier de ceux-ci, Chilpéric III, se prélassant dans un char à bœufs affublé de cheveux longs et d'une barbe hirsute. Il discrédite ainsi à jamais ces pauvres Mérovingiens, alors que ce char, ces chevaux et cette barbe sont, dans la tradition franque, les insignes de la royauté.

« **Six bourgeois qui ne seront jamais oubliés**

« Août 1347 : la ville de Calais est assiégée depuis onze mois par les troupes anglaises d'Édouard III. Six bourgeois se livrent en otages pour sauver leur cité de la destruction : Eustache de Saint-Pierre, Jacques de Wissant, Pierre de Wissant, Jean de Fiennes, Andrieu d'Andres et Jean d'Aire. Ils sont épargnés, grâce à l'intercession de Philippa de Hainaut, l'épouse du roi. L'histoire a retenu leur sacrifice et leurs noms, mais c'est Rodin qui, en 1889, à la suite d'une commande de la ville, les immortalise dans la plus célèbre de ses œuvres : *Les Bourgeois de Calais*. Il existe aujourd'hui douze éditions originales en bronze de ces six hommes, représentés vêtus d'une simple tunique, les pieds nus, la corde au cou et portant les clefs de la ville. »

Extraits de « Brèves de l'Histoire de France et autres raccourcis », par Marie et Hubert Deveaux, éditions Tallandier, 242 pages, 2012.

Carnet : de la critique

Quand j'avais vingt ans, je disais du mal des artistes qui m'énervaient. Mais j'ai vite compris que ce qui était utile, c'était la critique favorable. La seule vérité, c'est d'aimer. Rester longtemps devant un tableau qui ne vous lâche pas, cela rend heureux. À partir de ce constat, j'ai travaillé aussi bien sur l'art ancien que sur l'art vivant. Mais exclusivement sur ce dont j'étais amoureux.

(Pierre Descargues, 2010)

Une Carmen classée X

Scénariste réputé, il se cache derrière le pseudonyme de Paul Joseph pour donner une version rose de la *Carmen* de Prosper Mérimée (éditions La Musardine, 160 pages, 2013). L'intrépide et sémillante bohémienne à laquelle

Georges Bizet a dédié tout un opéra tragique caracole sans retenue le long des venelles sévillanes versant la tragédie andalouse parmi les ouvrages naguère dits du second rayon. La *Manon Lescaut* de l'Abbé Prévost subit - ô sacrilège ! - le même sort par le truchement de Carlo Vivari. Savoir si la littérature en profite est une autre histoire.

Mercredi 27 novembre 2013

Billet d'humeur

J'accuse... l'impôt sur le revenu

« *Le diable a inventé l'impôt sur le revenu pour démobiliser les plus humbles afin que jamais ils ne puissent égaler les gens importants* ». Et ce diable porte un nom, nous apprend René Maury (né en 1928) dans son ouvrage « *J'accuse l'impôt sur le revenu* » (Calmann-Lévy, 1996), c'est Joseph Caillaux (1863-1944, président du Conseil en 1911-1912), le créateur de l'impôt, en 1917. Bien avant qu'il naisse, un certain Turgot avait annoté un projet d'imposition sur le revenu à taux progressif de cette phrase assassine : « *C'est l'auteur qu'il faut exécuter, non le projet* ».

Unanimement respecté au sein de sa corporation, l'auteur du brûlot, professeur agrégé de sciences économiques, explique que l'absurdité de l'imposition fiscale se mesure au nombre de dérogations que le législateur a dû accorder. La moitié des assujettis y échappent, prétend-il, et la part des privilégiés procède d'un maquis digne de l'Ancien Régime. Parmi les exclus de la dîme républicaine, l'auteur aime à citer, non sans ironie, les stars de cinéma, les polisseurs de pipes de Saint-Claude, les passementiers et guimpiers des tissages de soierie en Provence, les ouvriers fabriquant des éponges dans l'Ain, leurs collègues qui confectionnent des rubans à Vienne.

René Maury préconise de soumettre au référendum l'abolition de l'impôt. En cas de vote positif et de suppression de l'impôt, il conviendrait de reconvertir les seize mille agents du fisc dans la chasse aux fraudeurs. Pas bête, non ?

Lecture critique

Dominique Dallayrac, l'apôtre des hommes perdus

Ne fera-t-on pas de l'ouvrage « *Le ciel n'oublie jamais personne* » un film à épisodes ? On s'y passionnerait autant que Charles Chartier, alias Dominique Dallayrac (1938-1992), dut se passionner à écrire ce roman indubitablement *historique* puisqu'il a pour cadre quelque cinquante années du XX^e siècle. La technique des romanciers de cape et d'épée - sources prolifiques du septième art - a visiblement influencé ce



journaliste et dramaturge, auteur d'une quinzaine d'essais de psycho-sociologie sur la prostitution, l'alcoolisme, l'homosexualité, ouvrages nés pour la plupart de dossiers ouverts dans les « Cinq colonnes à la une » ou dans celles de « France-Soir ».

« *J'aime bien quand les choses me portent*, s'exalte Dominique Dallayrac dont l'œil de faune barbu étincelle tel un diable content de lui. *J'aime bien quand on me laisse un peu sur ma soif, à la fin d'un chapitre, et qu'on me parle d'autre chose. Alors, je lis vite cette autre chose pour arriver à la suite du chapitre précédent.*

Zévaco, la grande école

« *Pour moi, la grande école romanesque c'est Michel Zévaco, soutient-il, et le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre c'est sa série des Pardaillan. J'en ai lu les sept tomes trois fois dans ma vie et toujours avec un bonheur immense. C'est un peu ce que j'ai essayé de faire dans ce livre.* »

Et c'est vrai que l'ouvrage est aussi diablement rythmé que les *Pardaillan* de Zévaco. Au fil de ses presque six cents pages, il ne perd jamais rien de sa vivacité, de ses rebondissements et de son pouvoir romanesque. Quant à la construction, l'auteur réussit à broser une fresque grandiose, du Paris occupé de 1939 à l'élection présidentielle de François Mitterrand, en passant par la guerre d'Algérie et Mai 1968, toile de fond d'histoires parallèles et pareillement haletantes.

« *Le ciel n'oublie jamais personne* » pèse le poids de la vie de sept ou huit personnages issus de trois générations successives et, à cet égard, il défie le résumé. C'est une lignée d'hommes d'origine prussienne qui est ici mise en scène. Jeune républicain, le personnage principal, Helmut Zeitschel, est endoctriné par l'idéal hitlérien. Pour le prix de douze meurtres, à la fin de la guerre, il se donne une nouvelle et bonne conduite sous l'identité d'un médecin français nommé Marc Rougier. Son fils Charles ignore tout de son passé nazi, tandis qu'un parti d'extrême-droite « catéchise » le petit-fils de Helmut, François Rougier, victime d'une infernale machination, celle-là même qui enchaîne sa mère, Maryline Bernard, à la prostitution... Bien que l'écrivain prétende avoir négligé les femmes, Anna, la fiancée juive de Helmut, Maryline, la cover-girl, et Sarah, la compagne des amours lesbiennes d'Anna, libèrent une sensualité voluptueuse dans le récit où leur « maintien » a la saveur capiteuse d'un aphrodisiaque.

Saint-Bernard des marginaux

Dans les circonstances atténuantes qu'il accorde à ses personnages, sans complaisances faciles cependant, il clame sa profession de foi qui génère la philosophie de son œuvre où il avantage *l'important c'est la femme* (essai) et *Ne pleure pas je m'en charge* (roman, deuxième volume de la série des « Sylvain »).

« *Tous les hommes sont naturellement bons, prétend-il. Et même s'il leur arrive de dérapier comme Helmut, ce n'est pas une raison pour leur faire porter le poids de ce dérapage toute leur vie.* » Dans ces hommes et ces femmes qui « dérangent », l'auteur agrège criminels, alcooliques, tortionnaires, prostituées, tous ces « différents » de la société dont il étudie avec une précision clinique l'évolution des mœurs au gré de ce demi-siècle d'histoire où il est parfois malaisé de séparer l'imaginaire de la vérité historique.

Apôtre des hommes perdus, notre Saint-Bernard des marginaux se prend cependant à juger parfois la férocité, l'aveuglement ou la folie de certains acteurs de l'Histoire de France. En cela, aussi, il est intéressant de lire « *Le ciel n'oublie jamais personne* », ne serait-ce que pour inciter nos contemporains à la réflexion, à défaut de jeter au panier les images d'Épinal qui collent à notre passé le plus immédiat.

- *Le ciel n'oublie jamais personne*, par Dominique Dallayrac, éditions Hachette, 577 pages, 1986

Portrait

Le Guide rouge des Routiers et la Cabane Bambou

Dans le quartier saint-martinois de la Samatane, Jacques Giraud et son fils Samuel dirigent un des plus vieux **Relais Routiers** de France, **La Cabane Bambou**, créé en 1947 par Rosalie et Gustave, les parents de Jacques.

Généralement, le panonceau circulaire en émail aux couleurs parisiennes bleu et rouge où le terme générique **ROUTIERS** se détache en lettres blanches avec l'O en forme de pneumatique signale un des relais d'étape fort prisés des camionneurs au long cours. Mais ici, sur la route nationale 113, dans le quartier de la Samatane, **La Cabane Bambou** qui intitule le resto routier de Saint-Martin de Crau (Bouches-du-Rhône) accompagne une histoire cocasse et libertine qu'aime à raconter Jacques Giraud, 69 ans.



« *Figurez-vous que l'appellation La Cabane Bambou, explique mon hôte, est antérieure à l'établissement que mes parents, Rosalie et Gustave Giraud, ont ouvert en 1947. Dans les années 1920, elle désignait une construction joutant notre propriété actuelle. C'était un abri pour les chevaux, en fait, édifié en pierre de Crau et dont les structures étaient étayées de vénérables et solides bambous. Les charretiers y faisaient halte parce qu'ils y trouvaient de l'eau et du foin pour leurs attelages. Certains d'entre eux s'y arrêtaient aussi pour*

retrouver les aimables courtisanes qui les soulageaient des fatigues du voyage... »

La réputation sulfureuse de *La Cabane à bambou*, maison close aujourd'hui disparue jusque dans ses fondations, incite à débaptiser le nouveau resto de la route qui prend successivement le nom de *relais routier de la Samatane* puis celui de *relais routier de la Crau*. Gens de sagesse non dénués d'humour, les Giraud décideront finalement de conserver la désignation originelle : ***La Cabane Bambou***.

Gardianne de taureau et moules à la sauce poulette...

Les exploitants et les ouvriers agricoles du début du XX^e siècle ne sont d'ailleurs plus très nombreux aujourd'hui à se remémorer les avatars de la *Cabane à bambou* de l'ancienne route de Nîmes. La réussite gourmande du relais routier qui lui a succédé au lendemain de la Seconde Guerre mondiale en a remis l'anecdote au rayon des souvenirs antiques. Au piano de *La Cabane Bambou*, on accommode toujours les recettes qui ont valu à Rosalie Giraud en son temps, de 1947 à 1966, les distinctions de la chaîne tutélaire des ***Relais Routiers***.

La recette familiale et fétiche de la *Cabane*, c'est la daube ou gardianne de taureau. On prépare la veille une marinade de collier, joue ou pointe de la culotte, viande d'un beau rouge vif, à peine persillée, peu grasse, d'un grain très fin et d'un goût subtil, avec un vin rouge corsé, des oignons, du thym, du laurier, et une écorce d'orange séchée. On fait ensuite sauter la viande à l'huile d'olive, on la déglace avec la marinade, on ajoute de l'ail écrasé, puis on laisse mijoter trois heures.

« La gardianne de taureau figure sur notre ardoise pratiquement toute la semaine, se plaît à souligner Sam Giraud, 44 ans. Ainsi que les moules à la sauce poulette qui est une des nombreuses variations proposées à notre clientèle. »

« La clientèle de la Cabane Bambou, complète Sam, a subi ces dernières années les mutations des échanges commerciaux et routiers internationaux : ainsi, les habitués européens, italiens, belges, espagnols, allemands, néerlandais, côtoient désormais à nos tables leurs collègues des pays de l'Est. Des chauffeurs routiers que rejoignent à présent de plus en plus de femmes, grandement aidées par les nouvelles technologies dans la conduite de gigantesques camions, Mercedes, Volvo et autres Leyland. »



Il faut savoir qu'est considéré comme chauffeur routier, l'individu, femme ou homme, qui sait piloter un camion d'au moins 8 tonnes de charge utile sur un parcours de 200 kilomètres dans un sens.

Un journal à l'origine des Relais Routiers

Si la route et les routiers ont bien changé depuis 1947, l'esprit familial et solidaire des fondateurs continue de souffler sur ***La Cabane Bambou*** ouverte -

particularité rare- 24 heures sur 24. Parmi les 1000 Relais Routiers de l'hexagone, il demeure un des plus anciens, un peu plus jeune cependant que le centre routier de Bonsecours à Campagnac (Aveyron) - tenu par la même famille depuis sept générations !, le relais du Beg Ar C'hra à Plounevez-Moëdec (Côtes d'Armor) et La Vitarelle à Portiragues (Hérault) labellisée en 1936.



La chaîne de restaurants *les Relais Routiers* a été instituée dans l'entre-deux guerres, en 1934, par François de Saulieu de la Chomonerie (1907-1987). Ému des conditions de travail des camionneurs ou rouliers français à la faveur d'un reportage, le journaliste fonde cette année-là un journal mensuel, *Les Routiers*, bulletin de liaison des chauffeurs de poids lourds (en 2010, sa diffusion est de 45000 exemplaires). Simultanément, il préconise le regroupement d'auberges de bord de routes qui tout en étant dépositaires de la publication serviront aux chauffeurs de camions des repas simples et copieux à des prix modérés. À l'époque, la route française, presque déserte, est sillonnée de temps en temps par les Bugatti et Delahaye qui doublent les camions Bernard et Willeme. *Le Cheval Noir*, à Champagne-au-Mont-d'Or (Rhône), est le premier établissement à recevoir en 1934 le panonceau circulaire bleu et rouge des *Routiers*. La même année paraît un annuaire, *La Route facile*, répertoriant les restaurants et hôtels de tourisme de la chaîne. Appelé par la suite *Guide des Relais Routiers*, il est surnommé le « *Guide rouge* » de la restauration. À la fin des années 1950, on dénombre quatre mille Relais ! Le plus élevé se trouve à Tizi N'Test, dans le Haut Atlas, au Maroc, à 2092 mètres d'altitude...

Les *Relais Routiers* célèbreront leur 80^e anniversaire en 2014. Aujourd'hui, 79 ans après la création de la chaîne, la devise demeure : « Nourrir convenablement les chauffeurs et les aimer ». Elle honore la mémoire des fondateurs, François de Saulieu ainsi que Raymond Camus, René Cartoux, Louis Navière, Pierre Lengellé et Mariel Ugolini.

François de Saulieu, ami des Routiers et grand humaniste

L'attribution du panonceau circulaire aux couleurs routières est tributaire de règles particulières : il peut « sauter » si les inspecteurs (au début, des chauffeurs routiers bénévoles) se rendent compte que « bon accueil, qualité irréprochable et prix en rapport » (la réglementation AQP reste en vigueur de nos jours) ne sont pas respectés, conformes en cela à la philosophie prônée par François de Saulieu et son équipe en 1934. Ces derniers ne s'en tiennent cependant pas au mensuel *Les Routiers* et aux relais d'étape routière dans leur démarche à la fois altruiste et éminemment sociale. En 1936, François de Saulieu constitue le premier syndicat de la corporation, la *Fédération nationale des chauffeurs routiers*, qui connaîtra la consécration nationale en 1949. Avec le constructeur automobile Paul Berliet, il instaure le *Passeport international d'entraide* qui renforce la

défense des camionneurs à l'étranger et il favorise la constitution de l'*Union internationale des chauffeurs routiers* qu'il présidera en même temps qu'il siégera au Conseil supérieur des transports. L'idéal chrétien et l'attachement à l'esprit du compagnonnage -avec la mère nourricière à l'étape- ont influencé la vie et les actes de ce grand humaniste. François de Saulieu, l'ami des **routiers**, était un pupille de la Nation ; il avait débuté sa vie professionnelle aux... chemins de fer (à la compagnie Paris-Orléans) en qualité d'ouvrier de voie !

Petites Histoires de Routiers

Rédacteur en chef du journal *Les Routiers*, Thierry de Saulieu aime à rappeler le bon mot d'un journaliste américain, Rudy Shelmensky dans la décennie 1960 : « *Les Relais Routiers sont à montrer aux musées des traditions populaires au même titre que les châteaux de la Loire...* ». De grands journaux étrangers, *Stern*, *Die Zeit*, le *New York Times* et le *Sunday Times*, l'ont imité dans des louanges où les **Relais Routiers** voisinent triomphalement avec le beaujolais, le camembert, le cambouis et l'amitié.

Thierry de Saulieu évoque également la présence chez les **Routiers** de convives célèbres comme Brigitte Bardot qui a ses habitudes près d'Aix-en-Provence, Jeanne Moreau, Michel Sardou ou encore le comte de Paris. « *Dans les années 70, écrit-il, le comédien Pierre Brasseur, après un repas bien arrosé dans un « routier », fait du scandale : bris de vaisselle et tout le tintouin ! L'aubergiste veut porter plainte. Dégrisé, Brasseur ira voir François de Saulieu quelques jours plus tard qui, avec le restaurateur, négociera le retrait de la plainte. Moyennant quoi, Pierre Brasseur fera don de 50 000 francs à la souscription en faveur de la maison de repos des Routiers !* ».

Dans son beau livre de souvenirs, « *Le Travail et la Peine des hommes* » (éditions SEJT, 1985), François de Saulieu signale que le premier reportage sur les Routiers parut dans les colonnes du quotidien « *Le Cri du Peuple* » en 1935 sous la signature d'un jeune journaliste prometteur, Armand Lanoux qui devint plus tard un romancier de talent et un des sages de l'Académie Goncourt.

Illustrations

- **Jacques Giraud** : l'observateur attentif découvre une grande bonté derrière ses airs de patriarche.
- **Sam Giraud** : l'adage clame que les Routiers sont sympas, mais lui l'est encore davantage, croyez-nous !
- **Le Guide des Relais Routiers 2013** (dont c'est la 79^e édition) est publié à 100 000 exemplaires. Il présente les 1 000 établissements de la chaîne parmi lesquels 97 reçoivent une « Casserole » témoignant du talent de leurs cuisiniers. Il répertorie également dans ses 413 pages des tas de

renseignements utiles, dresse des cartes routières ainsi qu'un lexique de la terminologie mécanique en huit langues.

© *Photos Daniel Cyr Lemaire*

Varia : insectes d'Europe

« Avec plus d'un million d'espèces décrites sur l'ensemble du globe, les insectes représentent de loin le groupe zoologique spécifiquement le plus riche. Ils occupent presque tous les types de milieux - à l'exception toutefois de la haute mer - et jouent de ce fait presque partout un rôle essentiel dans le fonctionnement des écosystèmes naturels. Quelques-uns, notamment les suceurs de sang et les ravageurs des cultures, se sont attirés les foudres de l'homme. Cependant, dans leur immense majorité, les insectes n'ont pas d'incidence néfaste sur la vie et les activités humaines, et nombreuses sont même les espèces utiles, en particulier toutes celles qui jouent le rôle d'auxiliaires en s'attaquant aux ravageurs des cultures, celles qui participent à la pollinisation croisée des végétaux, ou celles qui assurent le recyclage de la matière organique. Et s'il existe des insectes dont l'allure ne correspond pas nécessairement à nos idéaux esthétiques, il en est également qu'il convient de compter parmi les formes vivantes les plus somptueuses de la planète : que l'on pense simplement à la magnificence de nombreux papillons. Ajoutons encore que de nombreuses espèces d'insectes accusent une sensibilité élevée aux perturbations environnementales, de sorte qu'elles se révèlent constituer des bio-indicateurs de premier plan de l'état de santé des milieux naturels. »



Extraits de « Insectes d'Europe », un livre de Heiko Bellmann, zoologue allemand (né en 1950), traduit et adapté par Gérard Christian Luquet, entomologiste au Muséum national d'histoire naturelle, Artémis éditions, 256 pages, 2007.

Carnet : Passeport pour la Chine

Je viens d'effectuer un long séjour en Chine du Nord, dans la province du Shandong, afin de prolonger des entretiens avec le peintre Zhou Shichao dont je prépare depuis un peu plus d'une année la monographie. Avant mon départ, j'ai entamé la relecture des *Entretiens* de Confucius dans la traduction de Pierre Ryckmans alias Simon Leys. Je l'ai achevée à Jinan, quelques jours avant de me rendre à Zhouyi, berceau du penseur situé dans le district de Qufu. La ferveur sobre des pèlerins m'a touché à cœur. Quant au décor, il m'a fasciné avec les jardins de stèles calligraphiées et d'ifs taillés et les toits somptueux où des dragons veillent aux arêtes des tuiles. J'ai repensé à la quête de Victor Segalen

qui s'immerge dans la réalité chinoise plus qu'aucun écrivain occidental pour atteindre au plus intime de l'âme chinoise. Relisant et préfaçant *Stèles* de Segalen (1912/2013), Pierre-Jean Remy assure fort pertinemment que *La Chine reste l'exil le plus absolu qui se puisse concevoir*.

Vendredi 13 décembre 2013

Travaux sur commande

Je mets à exécution le plan que je caressais depuis longtemps : je passe mes jours et mes nuits à divers travaux sur commande, afin de les terminer pour le 1^{er} février et de me consacrer alors uniquement à mon œuvre.

(Isaac Babel, « *Correspondance*, 12 janvier 1939 », traduit du russe par Maya Minoustchine, Gallimard, 1967)

Je n'ai évidemment pas tout fini pour le 1^{er} février, mais j'en ai remis une bonne part. Je progresse inlassablement et d'ici quelques jours, j'espère, je commencerai à vivre « pour les sons purs et les prières » ?

(Isaac Babel, « *Correspondance*, 7 février 1939 », traduit du russe par Maya Minoustchine, Gallimard, 1967)

Samedi 14 décembre 2013

Billet d'humeur

Nul n'est prophète...

Les historiens de la musique retiennent deux scandales musicaux majeurs au XX^e siècle : celui du *Sacre du printemps*, d'Igor Stravinsky, le 29 mai 1913, au Théâtre des Champs-Élysées, à Paris ; et, curieusement, dans les mêmes lieux, la création de *Déserts*, d'Edgard Varèse (1883-1965), le 2 décembre 1954. Accusé à cette époque de porter la musique au-delà de ses frontières, Varèse reste largement méconnu aujourd'hui. Élève de Vincent d'Indy et d'Albert Roussel à la *Schola cantorum*, il reçoit le soutien de Debussy, Massenet et Widor ; Romain Rolland le recommande à Richard Strauss et à Gustav Mahler, lesquels le présentent à Ferruccio Busoni, pianiste virtuose et compositeur génial qui l'invite à travailler avec lui à Berlin. Mobilisé en 1914, puis réformé, Varèse s'installe en 1916 aux États-Unis où, jusqu'à sa mort, il vit et compose la majorité de ses œuvres dont *Arcanes* et *Le Poème électronique*.

« *Mon œuvre est de demain, je l'ai à peine commencée* », justifiait-il en 1938. En fait, il faisait peu de cas du public. Fille d'un compositeur cubain, la femme de lettres Anaïs Nin (1903-1977) rapporte dans son *Journal* une observation tranchante et symptomatique du compositeur : « *Il n'y a pas d'avant-garde, il n'y a que des gens qui sont à la traîne.* »

Lecture critique

L'encombrante postérité de Dominique Schneidre

L'arbre généalogique des Schneider a été forgé dans le creuset de l'Histoire, avec un grand « H ». Maîtres de forges, ceux-ci donnèrent à la France la première locomotive à vapeur avant de couler les canons de la grande guerre dans leurs fonderies du Creusot.

Héritière de la prestigieuse dynastie, Dominique Schneidre (née en 1942) se dissimule à peine derrière les pages du roman « *Atteinte à la mémoire des morts* » où les Stahl « interprètent » les Schneider dans le décor d'une ville, Carrière, qui désigne en fait Le Creusot.

Maxime Stahl (alias Dominique Schneidre) cultive dans le récit l'ambivalence de son prénom pour mieux dire le malheur d'avoir compromis à jamais l'hérité capitaliste des siens. Elle tente d'en exorciser le remords dans la compagnie d'un scénariste, Lucas Keller. Vainement. Ses ancêtres ne lui ménagent aucune rémission et lui reprochent inlassablement d'être née femme.

Dominique Schneidre a écrit un livre pathétique et insoutenable dans une langue belle et polie comme l'acier. Mais cherche-t-elle vraiment comme la gémelle de son ouvrage à se libérer de l'encombrante postérité de ses ascendants ? L'une et l'autre n'y parviennent pas, en tout cas, condamnées à vivre la mémoire de leurs morts. À perpétuité.



- *Atteinte à la mémoire des morts*, par Dominique Schneidre, éditions Robert Laffont, 301 pages, 1987.

Portrait



Confucius ou l'âme de la pensée chinoise

Dans le même temps que Bouddha Çākya-Mouni propage les préceptes d'une morale religieuse à l'usage des individus, Kongfuzi (« Maître Kong »), dont le nom latinisé est *Confucius* (551-479 avant Jésus-Christ), échafaude une morale politique à l'attention des peuples. Cette coïncidence chronologique ne laisse pas de surprendre, surtout lorsqu'on sait l'extraordinaire fortune rencontrée par les idées de ces deux prophètes de l'Extrême-Orient.

La tradition fait naître Confucius en 551 av. J.-C., à Zhouyi, alors domaine de la seigneurie de Lu, situé dans l'actuel district de Qufu de la province du

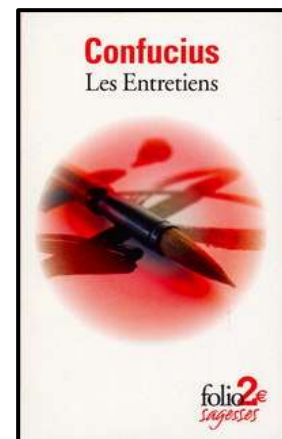
Shandong, dans une Chine féodale déchirée par des luttes intestines et sanglantes entre roitelets rivaux. Né pauvre dans une famille issue de la maison princière des Song (960-1279), descendante elle-même de la dynastie royale des Shang ou Yin (1770-1025 av. J.-C.), il reçoit une éducation de lettré, passionné par l'histoire, l'archéologie, les traditions et les rites. Son père est le chef des armées du royaume de Lu, et sa famille, de petite noblesse, jouit d'une position privilégiée bientôt compromise à la mort précoce du père. Très jeune, Confucius devient fonctionnaire, une sorte d'intendant chargé de l'élevage des troupeaux de bœufs et de moutons. À 22 ans, déjà marié avec deux enfants, il nourrit le plus vif intérêt pour la pensée politique, prônant une société idéale et un gouvernement vertueux. Le talent et l'altruisme remarquables du jeune homme lui valent d'ouvrir une des premières écoles de sagesse qui enseignent alors plus une morale que la philosophie à proprement parler.

Trois mille élèves et soixante-douze disciples

L'enseignement du Maître est à la fois oral et pragmatique, il est aussi basé sur des ouvrages qui forment le premier noyau des « classiques chinois », les *king*. Confucius rassemble autour de lui des disciples, nobles et paysans, qui paient une redevance et habitent sous son toit. Ils étudient, sous sa direction, littérature, musique et rites, mais le pédagogue accorde une importance cardinale à deux ouvrages formateurs, un recueil de discours, le *Chou king*, et un recueil de poèmes, le *Che king*. Il apprend à ses élèves les six arts : rites, musique, tir à l'arc, conduite de char, calligraphie et mathématiques. On prête au sage Confucius quelque trois mille élèves et soixante-douze disciples assidus parmi lesquels les plus connus sont *Duanmu Ci* (ou Zigong, nom de courtoisie), *Fan Tch'eu* (ou Fan Chi), *Ran Qiu* (ou Ziyou), *Yan Hui* (ou Ziyuan) et *Zhong You* (ou Zilu).

Admirateur du duc de Zhou

Il a cinquante et un ans lorsque le souverain de Lu lui confie la charge de gouverneur de la ville de Tchong-Tou, ce qui lui permettra de mettre en pratique, un temps relativement court il est vrai, l'ordre social auquel il aspire, un ordre basé à la fois sur une morale de l'individu, sur les rites et les traditions ancestrales, ainsi que sur une organisation hiérarchique rigoureuse. Il y réussit si bien qu'on lui délègue bientôt la charge de l'aménagement du territoire puis celle de la Justice. Au moment où il entame la réforme du système féodal, il est désavoué puis destitué, miné par les jalousies accumulées contre lui. Dénonçant la cupidité des clans aristocratiques qui s'octroient des privilèges royaux insensés, il s'alarme de la ruine de l'ancien ordre rituel et prophétise le naufrage de la civilisation. De tout temps, il voue un attachement admiratif au duc de Zhou (XII^e siècle av. J.-C.), fils du roi Wen et



ancêtre fondateur du pays de Lu qui inspira les principales institutions de la grande dynastie Zhou (1025-221 av. J.-C.).

Un destin extraordinaire

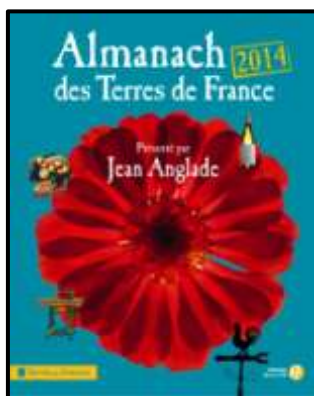
Passé la soixantaine, il revient se fixer à Zhouyi où il écrira la plupart des œuvres qui lui sont attribuées avant de mourir dans la solitude à l'âge de soixante-douze ans. La postérité a retenu six grands classiques de la littérature confucéenne : *La Grande Doctrine*, *Le Livre de la Musique*, *La Mémoire des Rites*, *La Doctrine du Milieu*, *Les Dialogues de Mencius*, *Les Annales des printemps et des automnes* ainsi que les fameux *Entretiens* (*Louen Yu*) qui contiennent maximes, sentences et paroles connues du maître qui n'hésitait pas à déployer sa réflexion à partir de... calembours.

De l'ensemble des propos qu'on lui prête se dégage l'idée puissante que toute la discipline des mœurs, la politique comme la morale, repose sur un effort de culture en commun et sur la recherche de vérités neuves à travers la sagesse des anciens. Bienveillance et dignité, érudition et moralité, justice et équité procèdent des bases du confucianisme qui deviendra le courant dominant de la culture chinoise à la dynastie des Han (206 av. J.-C.-220 après J.-C.), un mouvement de pensée qui n'a rien perdu de sa puissance en cette année 2013 qui marque le 2564^e anniversaire de la naissance de Confucius.

Confucius plus familièrement appelé Qiu signait ses ouvrages du nom de Zhongni

© Photo X droits réservés

- *Les Entretiens*, de Confucius, traduction du chinois, introduction et notes de Pierre Ryckmans, alias Simon Leys, éditions Gallimard (Folio Sagesses), 144 pages, septembre 2013. Dans un coffret *contenant* « *Corps et esprit. La voix du zen* » de Dôgen et « *Joie suprême* » de Tchouang-tseu.



Varia : le bel Almanach des Terres de France 2014

L'écrivain et conteur Jean Anglade (né en 1915) présente la livraison 2014 de l'*Almanach des Terres de France*. On peut y lire un extrait de son roman « *Les Ventres jaunes* » où il exalte la profession des émouleurs auvergnats, l'aristocratie coutelière de Thiers. J'y ai glané, au fil des jours, quelques bribes du plus bel orient.

« *Le plus : le plus petit village*

Castelmoron-d'Albret, en Gironde, est le plus petit village de France en superficie. Il occupe 3,5 hectares, soit la taille de trois terrains de football. (lundi 7 avril)

« *Le plus : Noms de communes* »

La commune qui détient le record du nom le plus long de France est Saint-Rémy-en-Bouzemont-Saint-Genest-et-Isson, village situé dans le département de la Mare. Ses habitants sont appelés les Bouzemontois et les Bouzemontoises. Y est quant à elle la commune dont le nom est le plus court. Il se prononce « i », et non « i grec ». Elle se trouve dans le département de la Somme et ses habitants sont les Ypsiloniens et les Ypsiloniennes. (jeudi 29 mai)

« *Notre ami le chien : À quelle race appartient Milou ?* »

Le fidèle compagnon de Tintin, créé par Hergé en 1929, est un fox-terrier à poil dur. C'est un chien de taille moyenne (40 cm environ), qui pèse entre 7 et 8 kg. Généralement, la couleur blanche domine et présente des taches de couleur brune ou noire. C'est un chien très amical, intrépide, alerte, toujours prêt à aller chasser le sanglier ou le lapin de garenne. Son énergie débordante n'en fait pas un chien idéal pour les appartements mais plutôt pour les maisons de campagne avec terrain, où il pourra courir et se dépenser. (mardi 24 juin)

« *Histoires de calendrier : l'année solaire* »

Le calendrier solaire est basé sur l'année tropique, encore appelée « année des saisons » ou « année solaire ». Celle-ci correspond au temps que met la Terre pour faire un tour complet autour du Soleil, d'un équinoxe de printemps à l'autre. Elle dure exactement 365 jours, 5 heures, 48 minutes et 45,95 secondes, soit 365,242 217 jours. (vendredi 18 juillet)

« *La plus grande cousinade du monde* »

Le plus grand rassemblement de cousins est organisé en août 2012, à Saint-Christophe-du-Ligneron, en Vendée. Près de cinq mille cousins, descendants d'un couple d'ancêtres du XVII^e siècle, se réunissent, battant ainsi le précédent record du monde. (mardi 5 août)

Extraits de « Almanach des Terres de France 2014 », éditions Presses de la Cité, 336 pages, septembre 2013.

Carnet : l'art et les consciences

Les dessins du peintre liégeois René Knapen (né en 1932) sont de ceux qui brûlent longtemps dans la mémoire et les veines de l'observateur. Qu'ils figurent les conflits du Kosovo ou de la Deuxième Guerre mondiale, ils nous rappellent que l'art peut être une arme terriblement efficace contre l'assoupissement des consciences.

Lundi 16 décembre 2013

Critique par vocation

La vocation du critique de littérature - si c'en est une - n'est pas seulement de révéler les œuvres nouvelles. C'est aussi de redécouvrir des textes anciens qui ne méritaient pas d'être oubliés. Réparer, en quelque sorte, les négligences de la « postérité » qui souffre tantôt d'amnésie tantôt de cécité.

Dimanche 22 décembre 2013